

Le 24 septembre 1999

P12798 B



LA VALEUR UNIVERSITÉ

UNIVERSITÉ DE LIÈGE



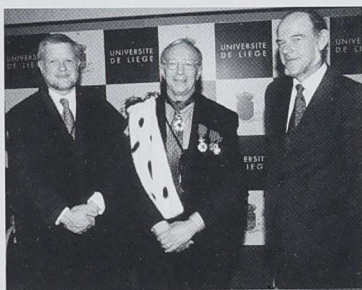
Rentrée académique 1999 - 2000



Remise des insignes de Docteurs *honoris causa*
à M. SALMAN RUSHDIE



P12798 B



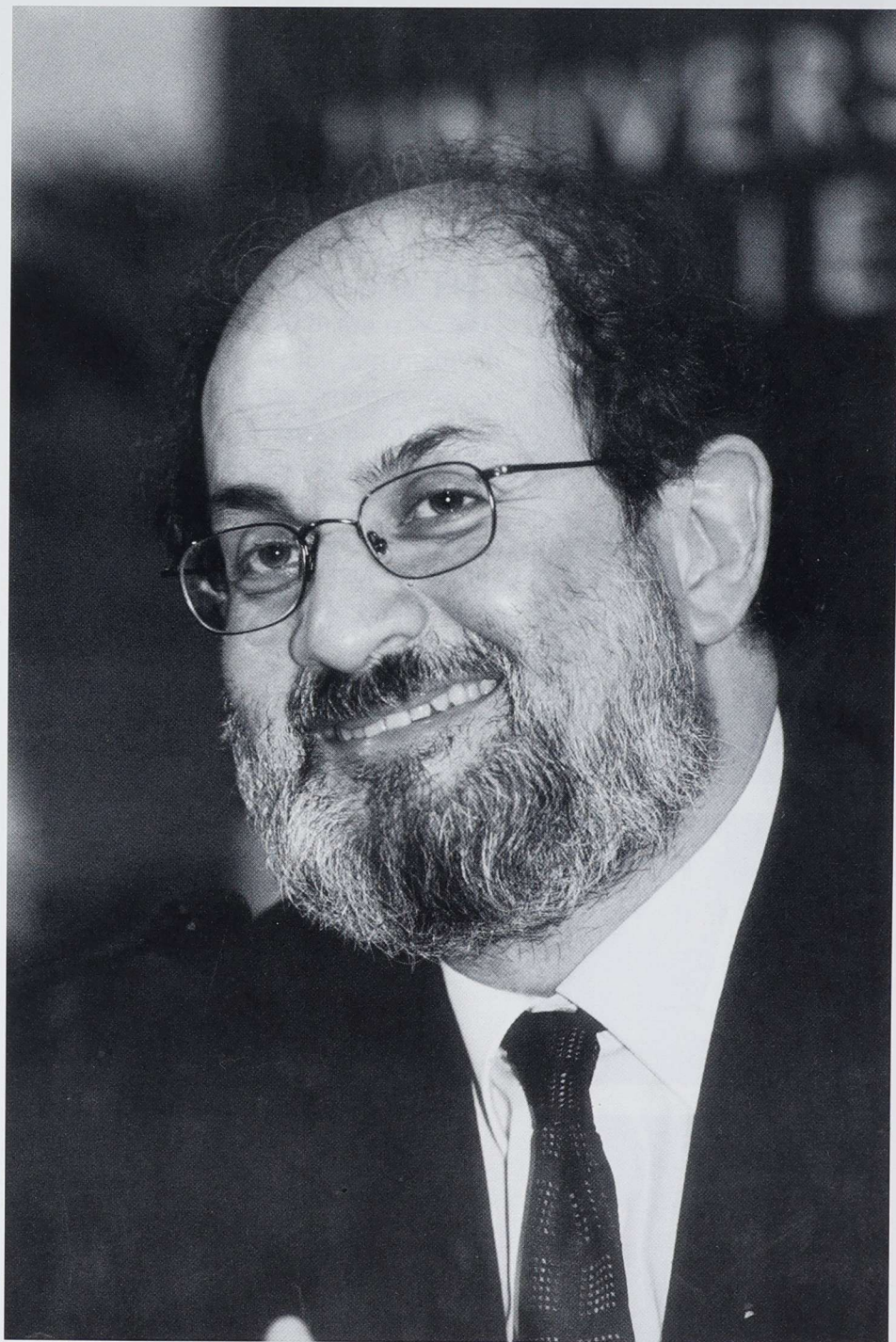
En décernant à Salman Rushdie le titre de Docteur *honoris causa*, notre Université salue l'humanisme qui se dégage d'une œuvre parmi les plus fécondes de la littérature anglaise et aussi un homme devenu, malgré lui, un symbole universel de la liberté d'expression opprimée. Au péril de sa vie, Salman Rushdie incarne dans le monde entier des valeurs aussi essentielles que la liberté, la tolérance, la lutte contre toutes les formes de fanatisme, valeurs qui sont aux sources mêmes de notre idéal universitaire. ■

Willy Legros, Recteur
Bernard Rentier, Vice-Recteur
Léopold Bragard, Administrateur



Extrait de la présentation
de M. Salman Rushdie au Conseil
académique de l'Université de Liège

SALMAN RUSHDIE : L'HOMME



S A L M A N R U S H D I E : L ' H O M M E

Salman Rushdie est né le 19 juin 1947 dans une famille bourgeoise de Bombay, en Inde. Bien que musulmans pratiquants, ses parents étaient libéraux, ce que Rushdie a toujours mis en évidence par rapport à l'attitude de certains fondamentalistes : "Il y avait une volonté absolue de parler de tout, il n'y avait pas d'anathème, ces règles qui disent de quoi il ne faut pas parler."

Après l'indépendance et le partage de l'Inde, beaucoup de musulmans émigrent au Pakistan où ils se sentent plus en sécurité. Mais les Rushdie restent à Bombay, qui sera très présente dans l'oeuvre de l'auteur, particulièrement dans *Les Enfants de minuit* et *Le Dernier soupir du Maure*. Plus que de la nostalgie, cet attachement symbolise, pour lui, le riche pluralisme de l'Inde menacé par l'étroitesse d'esprit monolithique du chauvinisme religieux.

A Bombay, le jeune Salman reçoit une éducation anglophone et anglophile, avant d'être envoyé à l'âge de 13 ans à Rugby, la fameuse école privée du centre de l'Angleterre. Sur l'insistance de son père, il entre ensuite au King's College de Cambridge où il étudie l'histoire de 1965 à 1968.

En 1962, l'Inde devient moins hospitalière pour les musulmans et la famille Rushdie déménage en Angleterre pour deux ans avant de s'installer définitivement à Karachi, au Pakistan, contre l'avis de Salman.

De retour à Karachi, son diplôme universitaire en poche, il entre à la télévision pakistanaise comme producteur et doit y supporter une censure omniprésente. Il s'échappe alors pour Londres où il travaille dans plusieurs agences de publicité jusqu'en 1981. En 1973, il participe à un concours d'écriture de science-fiction : c'est ainsi que son premier roman, *Grimus*, est publié en 1975. Le deuxième, *Les Enfants de minuit* (1981), gagne le *Booker Prize*, la plus notable des distinctions littéraires du monde anglo-saxon, et lui apporte une renommée internationale. Allégorie comique de l'histoire de l'Inde, le récit est basé sur les vies du narrateur Saleem Sinai et des mille enfants nés après la Déclaration d'Indépendance. L'ouvrage fut interdit en Inde à cause des portraits peu flatteurs d'Indira Gandhi et de son fils Sanjay, qui fut impliqué dans une campagne de stérilisation controversée.

Les livres se succèdent : *La Honte* (1983, Prix du Meilleur Livre étranger), *Le Sourire du jaguar* (1987) et *Les Versets sataniques* (1988) qui remporte le *Whitbread Award*. Dès sa parution, le roman est interdit en Inde et en Afrique du Sud, et brûlé dans les rues de Bradford, dans le Yorkshire. Quand, le 14 février 1989, l'ayatollah Khomeyni lance sur les ondes de Radio Téhéran la *fatwa* le condamnant à mort, Salman Rushdie entre dans la clandestinité. Une fondation iranienne offre alors une récompense d'un million de dollars pour la mort de Rushdie, récompense qui sera doublée en 1997.

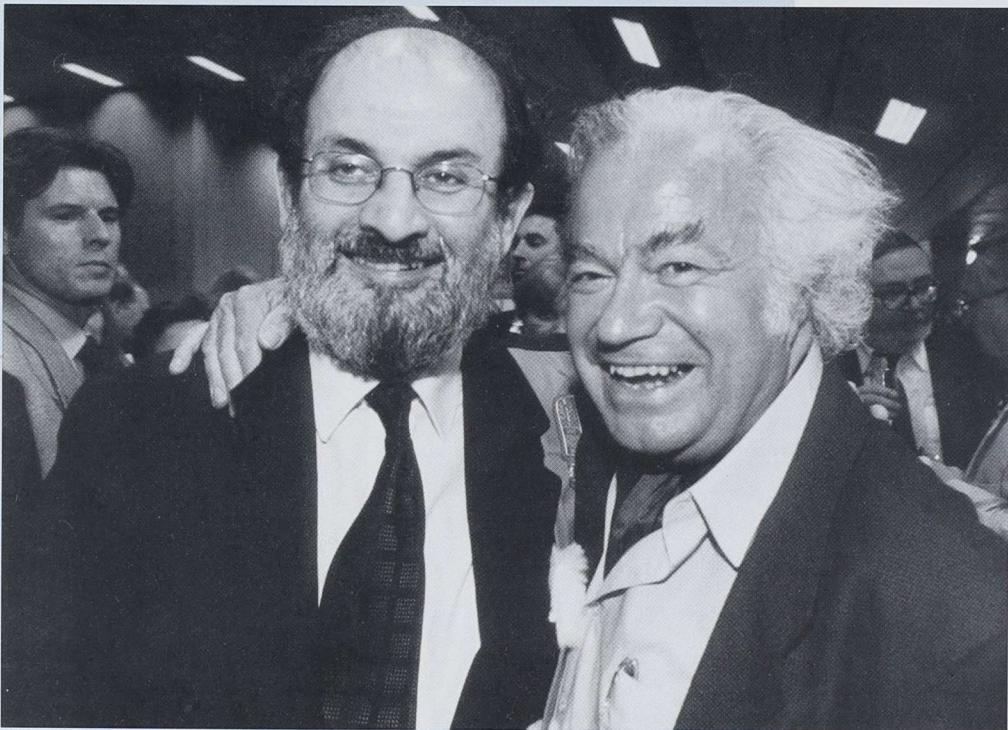
En 1998, Morteza Moqtadale, procureur de l'État iranien, renouvelle la sentence de mort. Durant les années qui suivent la proclamation de la *fatwa*, de violentes manifestations ont lieu en Inde, au Pakistan et en Égypte, causant la mort de plusieurs personnes. Malgré la publication en 1990 d'un essai, *De bonne foi*, écrit pour apaiser les critiques et présenter des excuses où il réaffirme son respect pour l'Islam, le clergé iranien ne retire pas ses menaces de mort.

L'ouverture viendra des milieux politiques iraniens. En septembre 1998, le gouvernement du président modéré Mohamad Khatami annonce que l'État iranien ne fera rien pour appliquer la *fatwa* ou encourager qui que ce soit à le faire. Cependant, en février 1999, dix ans après la proclamation de la sentence par l'ayatollah Khomeyni, l'ayatollah Hassan Sanei promet 2,8 millions de dollars de récompense pour la mort de l'auteur.

Depuis, Salman Rushdie se cache, sous la protection de Scotland Yard. Mais sa vie ne s'est pas arrêtée pour autant. Marié en 1976 à Clarissa Luard, puis en 1988 à l'auteur américaine Marianne Wiggins, il divorça de cette dernière pendant sa clandestinité forcée. Il continue d'écrire et de publier des livres : *Est Ouest* (1994) par exemple, ou encore *Le Dernier soupir du Maure* (1996). Et l'on dit déjà que son prochain roman, *La Terre sous ses pieds* (1999). ■

T I T R E S H O N O R I F I Q U E S

Professeur honoraire au Massachusetts Institute of Technology (Etats-Unis),
Docteur Honoris Causa des Universités d'East Anglia (Grande-Bretagne), de Turin (Italie),
de Tromsø (Norvège), des Collèges Amherst (Massachusetts, Etats-Unis) et Bard (New-York,
Etats-Unis) et de l'Université de Liège (Belgique). ■



S A L M A N R U S H D I E : L ' A F F A I R E

J'informe le fier peuple musulman du monde entier que l'auteur du livre *Les Versets sataniques*, qui est contraire à l'Islam, au Prophète et au Coran, ainsi que tous ceux impliqués dans sa publication et qui connaissent son contenu sont condamnés à mort. (...) J'appelle tout musulman zélé à les exécuter rapidement, où qu'ils soient. (...) Tout qui serait tué dans cette voie sera considéré comme un martyr. Par ces mots, l'ayatollah Khomeyni proclame le 14 février 1989, sur les ondes de Radio-Téhéran, la *fatwa* qui met le feu aux poudres. " L'Affaire Rushdie " est lancée.

DECRET RELIGIEUX OU DECRET POLITIQUE ?

Bien que l'ayatollah Khomeyni n'ait pas précisé les motivations de sa sentence de mort, elles sont évidentes pour tout musulman. En effet, là où un occidental ne voit qu'une métaphore séculière basée sur le Coran et l'histoire de la naissance de l'Islam, un musulman voit un blasphème, une insulte au texte sacré, particulièrement quand Salman Rushdie suggère que le message divin dicté à Muhammad est vicié dans la mesure où Satan, se substituant à Dieu, aurait soufflé à l'oreille du Prophète quelques paroles démoniaques.

Mais au-delà des motivations religieuses de la *fatwa*, la question se pose de savoir dans quelle mesure Salman Rushdie fut victime d'une instrumentalisation politique et pris dans la tempête d'une croisade contre l'Occident et ses valeurs jugées décadentes. La *fatwa* traduirait-elle surtout la puissante volonté des mollahs de s'emparer du *leadership* du monde musulman malgré le caractère très minoritaire de l'islam chiite iranien ?

Dès l'annonce du 14 février, la fondation iranienne politico-religieuse Khorad 15 offre une récompense d'un million de dollars à quiconque tuerait Rushdie. L'auteur des *Versets sataniques* entre alors, sous la protection des services secrets britanniques, dans une semi-clandestinité qu'il ne quittera plus. Mais la fondation Khorad 15 n'est pas la seule à réagir. Les gouvernements musulmans de par le monde interdisent l'ouvrage. Des émeutes et des manifestations contre Rushdie ont lieu en Angleterre, au Pakistan et en Inde. Plusieurs personnes sont tuées et de nombreuses blessées. Les directions de Waldenbooks, B. Dalton et Barnes & Noble retirent le livre de leurs présentoirs, au nom de la sécurité de leurs employés. Viking/Penguin, l'éditeur des *Versets sataniques*, reçoit des menaces quotidiennes. Des librairies aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne sont victimes d'attentats à la bombe.

Quelques jours après la *fatwa*, le Comité international de Défense de Salman Rushdie est lancé à Londres, présidé et coordonné par " Article 19 ", un groupe londonien de défense de la liberté d'expression. Ce Comité regroupe des écrivains, des éditeurs, des libraires, des journalistes, des syndicats et des groupes de défense des droits de l'homme.

DIX LONGUES ANNEES...

Dix ans vont passer, rythmés par les coups que se portent les deux camps. La mort, en juin 1989, de l'ayatollah Khomeyni n'apporte aucun répit à Salman Rushdie : l'ayatollah Khamenei, successeur de Khomeyni, réitère le décret de mort. Les premières victimes de la *fatwa* ne se font pas attendre. Ettore Capriolo et le Professeur Hitoshi Igarashi, respectivement traducteurs italien et japonais des *Versets sataniques*, sont brutalement attaqués en juillet 1989. Capriolo est sévèrement blessé, Igarashi est tué.

En novembre 1992, la fondation Khorad 15, qui a déjà porté la récompense à deux millions de dollars, offre une somme additionnelle pour " couvrir les dépenses liées à l'extermination de l'au-

teur maudit (Salman Rushdie) ", encourageant ainsi l'utilisation de mercenaires.

Sous l'impulsion du Comité international de Défense de Salman Rushdie, le premier ministre britannique John Major reçoit à la Chambre des Communes, en mai 1993, Rushdie et Frances D'Souza, président du Comité. Il souligne le soutien plein et entier de son gouvernement aux droits de Rushdie en tant que citoyen britannique. En septembre 1993, est lancée l'antenne américaine du Comité de défense de Salman Rushdie, une coalition de groupes actifs dans les domaines de la défense des droits civils, des droits de l'homme et de la littérature, qui appelle le Président Bill Clinton à rencontrer Rushdie. Ce sera chose faite en novembre, après que l'éditeur norvégien de Rushdie, William Nygaard, ait été grièvement blessé par balles.

En juin 1995, l'espoir que l'affaire trouve un dénouement rapide s'évapore quand le vice-ministre des Affaires étrangères iranien Vaezi rencontre la Troïka de l'Union européenne mais refuse de prendre quelque engagement que ce soit concernant la suppression de la menace.

Au début de 1996, *Le Dernier soupir du Maure*, le premier roman de Rushdie destiné aux adultes depuis *Les Versets sataniques*, gagne le *Whitbread Award* britannique dans la catégorie " Fiction ". Opérant un mouvement de retour vers la stylistique des *Enfants de minuit*, il est acclamé par les critiques des deux côtés de l'Atlantique. Rushdie fait quelques apparitions publiques à l'occasion de la publication du livre.

Le 12 février 1997, la fondation Khorad 15 augmente une fois de plus la récompense, la portant à 2,5 millions de dollars. Depuis août 1997, la situation a changé en Iran. L'accession à la présidence de Muhammad Khatami traduit le développement d'un courant modéré au sein de la République islamique.

En septembre 1998, une accalmie se fait jour dans un ciel resté jusque-là très chargé. En effet, le ministre iranien des Affaires étrangères déclare aux Nations Unies que son gouvernement *n'a pas l'intention de prendre et ne prendra aucune action menaçant la vie de l'auteur des Versets sataniques. Le gouvernement n'encouragera personne à le faire et se dissocie de toute prime offerte à cette fin et ne la soutient plus.*

Mais les conservateurs iraniens restent très puissants, contrôlant entre autres le Parlement et le système judiciaire. Et les espoirs de l'automne 1998 sont étouffés dans l'oeuf quand les conservateurs réaffirment l'irrévocabilité de la *fatwa* et son caractère divin, tout en augmentant une fois de plus la récompense offerte pour la tête de Rushdie. L'Iran est en crise. Les dernières manifestations étudiantes et la terrible riposte des conservateurs ne sont que la partie émergée de l'iceberg des luttes de sérail qui déchirent le pays.

Salman Rushdie, devenu pour l'Occident le symbole de la liberté d'expression opprimée, reste un homme traqué. Malgré la très relative détente amorcée, Scotland Yard, qui assure désormais sa protection, n'a pas relâché les mesures de sécurité qui l'entourent. Et même si l'auteur considère disposer d'une plus grande marge de manoeuvre depuis les promesses de M. Khatami, il reste conscient que la menace pèse toujours sur sa tête. ■

F A T W A

Réponse juridique d'un mufti (dignitaire religieux) à une consultation. Lorsque les textes musulmans restent muets sur tel ou tel problème, le mufti peut rendre une décision juridique basée sur une interprétation personnelle des écrits religieux.

S A L M A N R U S H D I E : L ' A U T E U R

L'anti-magie de Salman Rushdie
par Marc DELREZ, chargé de cours de
Littératures modernes de langue anglaise
à l'université de Liège

Richard Wright écrivait que les Américains blancs et noirs sont engagés dans une guerre dont l'enjeu est la nature de la réalité. Leurs descriptions du monde sont, tout simplement, incompatibles. Or, il semble clair que la redescription du réel constitue un premier pas dans le sens de sa transformation, surtout quand l'État se mêle de confisquer la réalité, modifiant le passé pour les besoins du présent. Dans ce contexte, le roman de mémoire devient œuvre politique. Sur ce plan, Salman Rushdie partage le point de vue de Milan Kundera, quand celui-ci affirme que " la lutte de l'homme contre le pouvoir est la lutte de la mémoire contre l'oubli ".

La magie, ou le mélange du fantastique et du réalisme, peut représenter une option esthétique propre à ce parti pris de redescription. Dès lors, on ne sera pas étonné de voir figurer le nom de Rushdie, dans les histoires de la littérature, à côté de ceux de Günter Grass, Alejo Carpentier ou Gabriel Garcia Marquez, identifiés comme les représentants marquants du réalisme magique sur la scène internationale. Dans sa variante dite "post-coloniale", et notamment sud-américaine, ce réalisme magique tend à véhiculer des émotions dont l'effet libérateur comporte fréquemment une dimension incontestablement politique.

Ainsi, lorsque Saleem Sinai, le narrateur des *Enfants de minuit* (1981), entame son récit " alternatif " de l'histoire de l'Inde depuis l'Indépendance en 1947, on peut dire qu'un acte politique est posé, dont le caractère radical est peut-être proportionnel au degré de magie qui se révèle au fil des pages. En particulier, l'intention oppositionnelle de l'auteur se manifeste à mesure que le récit se rapproche du moment présent, un présent de l'écriture contemporain, en 1982, du retour à la vie politique active d'Indira Gandhi, alors récemment élue Premier Ministre de son pays pour un deuxième mandat. Plus le livre s'approche des événements contemporains, et plus la perspective glisse dans une partialité qui frise parfois le sentiment de pure révolte, très perceptible dans l'évocation de l'état d'urgence instauré par Indira en 1975, lors de son premier mandat, et pendant lequel quelque 140.000 Indiens furent illégalement maintenus en captivité, torturés, exécutés.

Dans *Les Enfants de minuit*, Mme Gandhi apparaît d'abord à Saleem dans un rêve, où elle prend la forme d'un monstre gigantesque et vorace, aux cheveux noirs et verts, qui déchire de ses mains la chair des enfants avant de les rouler en boule et de les lancer dans la nuit. Dans cette iconographie onirique, Indira ressemble aux images traditionnelles de la déesse Kali la noire, qui représente la mort et la destruction. Ce type de référence mythologique lui donne une forme de légitimité monumentale, mystique, devant laquelle les prétentions séculières et démocratiques du jeune État ne peuvent que s'effacer. Rushdie dénonce ainsi la tentation qu'a le pouvoir, en Inde, de s'enraciner dans le traditionalisme religieux, dans le cycle éternel de destruction et de régénération que symbolise Kali, pour justifier les exactions les plus expédientes.

A l'opposé, Saleem lui-même soutient des valeurs de liberté et de démocratie. Ceci apparaît à travers son récit orienté du passé national, qui s'attarde avec nostalgie sur certains épisodes oubliés dans les manuels, sur les actes manqués de l'histoire, les destinées également possibles. Il s'agit là de l'autre face de la réalité, telle qu'elle s'exprime aussi dans les pouvoirs magiques du héros, qui se découvre une faculté de communication télépathique avec les autres enfants de minuit, nés comme lui à l'heure précise de la Déclaration d'Indépendance, en août 1947. Dans un élan utopique, Saleem place tous ses espoirs dans ce qu'il appelle le Congrès des Enfants de Minuit, une

espèce de parlement virtuel qui résonne dans sa tête et où il voit le miroir de la nation, dans lequel sont reflétées toutes les tendances de l'Inde, sociales, religieuses, linguistiques, raciales. En rendant Indira finalement responsable de l'éradication de cette alternative, pour avoir ordonné l'opération chirurgicale qui laissera Saleem privé de ses dons surnaturels, Rushdie reste fidèle à son thème de prédilection, qui est le conflit entre l'art et la politique, entre l'alternative et la réalité, où c'est immanquablement cette dernière qui s'impose. En définitive, dans *Les Enfants de minuit*, l'élan utopique est brisé, à mesure que le "factionalisme" religieux et le pouvoir dynastique s'emparent d'une société finalement incapable de mettre en dialogue les différentes tendances qui la composent.

L'univers de Rushdie est donc magique, mais d'une magie qui s'estompe au fil de la fiction. Ceci est également le cas dans *Le Dernier soupir du Maure* (1996), où le protagoniste, Moraes Zogoiby, éprouve une accélération du temps qui le fait vieillir deux fois plus vite que ses contemporains. Peut-être verra-t-on ici une allusion à la vie volée de l'auteur ; à moins que la hâte existentielle qui caractérise Moraes ne constitue une réminiscence de ce que Saleem appelle, dans *Les Enfants de minuit*, ce "temps d'événements accélérés et d'heures malades" qu'est le présent de l'Inde, en comparaison de son passé mythique et intemporel. Tant dans *Le Dernier soupir du Maure* que dans *La Terre sous ses pieds* (1999), le dernier roman en date de Rushdie, la société indienne, et Bombay en particulier, sont en proie à la violence et la corruption, un mal contre lequel les talents magiques des personnages ne suffisent pas à les prémunir. Cet échec du magique s'exprime de manière symbolique, tout à la fin des *Versets sataniques* (1988), quand l'un des personnages principaux, frottant avec un mouchoir la lampe d'Aladin dont il vient d'hériter, s'aperçoit qu'il ne "pourrait plus croire aux contes de fée". Ce moment anti-magique, qui permet au lecteur, en fermant le livre, de négocier le passage de la fiction au réel, témoigne en même temps d'une remarquable prescience de la part de l'auteur, quant à la nature d'un monde peu enclin à faire la distinction entre fiction et vérité.

Il paraît adéquat que Rushdie, qui présente volontiers toute culture nationale comme un bouillon de "germes sur une plaque de verre", une "expérience de laboratoire" dont il n'y a pas à être fier, occupe une place paradoxale dans la tradition littéraire anglaise, généralement trop pragmatique pour faire beaucoup de cas du réalisme magique. Dans le monde anglophone, l'œuvre de Rushdie révèle peut-être davantage d'affinités avec ce que Wilson Harris appelle "l'art de la révolution carnavalesque", propre aux littératures des Caraïbes. Quoi qu'il en soit, il semble non moins symptomatique que, au sein même de la tradition multi-culturelle du réalisme magique, Rushdie apparaisse comme un cas particulier, du fait des limites qu'il reconnaît au merveilleux, lequel s'efface chez lui devant la suprématie du politique, présenté comme figure de la réalité intraitable. La seule exception, où l'imagination l'emporte sur la vérité historique, c'est *Haroun et la mer des histoires* (1990), mais il n'est pas indifférent que ceci soit, justement, un conte de fées.

A priori, l'option anti-magique de Rushdie indique bien sa volonté de rester en prise sur la réalité, d'une manière qui s'inscrit idéalement dans la stratégie oppositionnelle, traditionnellement engagée, propre au monde post-colonial. Pourtant, en Inde comme ailleurs, on a fait à l'auteur le reproche de son pessimisme désenchanté, perçu comme une forme de résignation politique. Mais ceci revient à réduire l'œuvre de Rushdie à l'intrigue de ses romans, qui se dénouent effectivement, le plus souvent, sur une note de désespoir. Cependant, de son propre aveu, l'auteur cherche à installer, entre le contenu et la forme de ses livres, une tension rédemptrice, puisqu'il met en scène la capacité de l'Inde à se régénérer à l'infini, à travers l'énergie créatrice du conteur. Ainsi, si chacun des romans de Rushdie tend à se résoudre dans la défaite du protagoniste, lequel voit piétiner ses espoirs et ses piétés, il n'empêche que ces mêmes romans prennent la forme d'un écheveau de récits subalternes, où chaque fil représente une alternative possible, une piste à explorer, une autre histoire. En définitive, la raison d'écrire, comme Rushdie le dit lui-même avec une certaine modestie, c'est "d'augmenter quelque peu la somme de ce qu'il est possible de penser". ■



Quel plaisir que d'être au grand air
Et d'y respirer à son aise !
Quel plaisir !
La vie n'est nulle part ailleurs
Et nos cachots sont des tombeaux !



Nous voulons nous fier à Dieu
Compter sur sa miséricorde
L'espoir me le promet tout bas
Nous aurons liberté, repos !

Ô ciel ! Le salut ! Quel bonheur !
Ô liberté ! nous reviens-tu ?



Parlez tout bas ! Faites attention !
Des yeux et des oreilles nous guettent

Parlez tout bas ! Faites attention !
Des yeux et des oreilles nous guettent
Parlez tout bas, tout bas !

Quel plaisir que d'être au grand air
Et d'y respirer à son aise !

Quel plaisir !

La vie n'est nulle part ailleurs

Quel plaisir !

Parlez tout bas ! Faites attention !

Des yeux et des oreilles nous guettent



Fidelio, " O welche Lust ", Acte I, Scène IX - N°10. Final



*Interprété par le chœur des hommes de l'Opéra Royal
de Wallonie dans le cadre de la cérémonie.*

PRÉSENTATION DE SALMAN RUSHDIE EN SÉANCE



Nous connaissons Salman Rushdie pour ses apparitions dans les médias, en fonction des caprices de l'actualité. Pourtant, ce qui est remarquable, c'est que les prises de position de Rushdie en faveur de la liberté de parole ne datent pas de l'Affaire qui porte son nom, mais remontent en fait à ses débuts en tant que romancier, puisque ce genre de préoccupation figurait déjà dans son œuvre, au plus loin que l'on remonte. Ainsi, d'une certaine manière, on peut dire que, au moment de la *fatwa*, Rushdie aura été rattrapé dans la vie par la thématique de ses propres livres, un peu comme s'il devenait, pour son plus grand malheur, un personnage de roman.

Mais ce n'est pas un personnage de roman que nous désirons aujourd'hui mettre à l'honneur : c'est, au contraire, un écrivain responsable de son œuvre, et d'une œuvre admirable tant pour les valeurs éthiques qu'elle véhicule, que pour les qualités esthétiques qui servent de support à la recherche humaniste de l'auteur.

Très brièvement, je voudrais donc esquisser les raisons pour lesquelles la valeur de liberté figure au cœur même de l'élan littéraire chez Rushdie. La liberté constitue le fondement de son inspiration, d'abord parce que, comme tout écrivain qui se respecte, Rushdie est à la recherche de formes nouvelles ; mais aussi pour des raisons plus personnelles, qui touchent davantage à la biographie de l'auteur, et en particulier aux moments fondateurs que furent son enfance à Bombay, puis son départ, plus ou moins forcé, pour l'Angleterre, alors qu'il était encore adolescent.

Il y a, en effet, quelque chose de proustien dans la démarche de Rushdie, pas seulement à cause de la longueur de ses phrases, mais aussi dans la mesure où une si grande partie de son œuvre se présente comme une entreprise de reconstruction d'un passé révolu. La nostalgie pour Bombay se trouve à la base de l'élan créateur de l'auteur ; et si Bombay est apparemment le paysage urbain où la plupart des romans sont situés, il ne faut pas s'y tromper, car il s'agit en même temps d'un univers éminemment subjectif, d'une re-création équivoque, entre enfer et paradis artificiels.

Or, comme Rushdie le note lui-même, Bombay, en tant que source d'inspiration, n'est pas dénuée d'une certaine valeur emblématique, à plusieurs titres. D'abord, Bombay est une ville indienne construite par des Européens. Dès lors, en tant que site géographique où s'enracine la culture indienne de l'auteur, Bombay révèle d'emblée son caractère complexe et problématique. C'est comme si, avant même de commencer, l'identité nationale de Rushdie était déjà mélangée, impure, imprégnée par la diversité.

Ensuite, Bombay est partiellement construite sur une bande de terre reconquise sur la mer. Encore une fois, la pertinence symbolique de cet aspect des choses ne passera pas inaperçue, cela signifie que l'univers de Rushdie sera, lui aussi, résolument artificiel, une vue de l'esprit (au sens littéral du terme), le fruit (justement) de sa volonté libre, d'écrivain et d'être humain. Pour emprunter les termes de l'auteur, ce qu'il s'agit de construire ici, ce sont des "patries imaginaires", des "Indes de l'esprit", où l'on ne reconnaîtra pas des villes et des villages existants, mais bien des lieux inventés. On le voit bien, la clé de la liberté réside précisément, pour Rushdie, dans ce passage du présent au passé, qui est aussi le passage du réel à la fic-

tion. Car, à partir du moment où l'imagination prend le pas sur la mémoire, l'écrivain n'est plus tenu de se conformer à la tyrannie de la réalité.

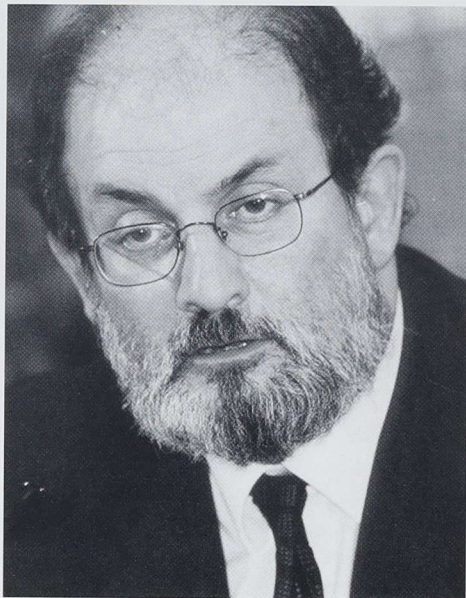
A partir de là, nous pourrions digresser sans fin sur les vertus ambiguës du déracinement. A une époque où, à peu près chaque semaine, notre petit écran est envahi par les colonnes de réfugiés, nous nous garderons bien d'idéaliser l'exil. Et pourtant, Rushdie nous dit quelque chose d'important relativement aux bénéfices du déplacement culturel, qui se mesurent, dans le meilleur des cas, en termes de scepticisme salutaire par rapport aux certitudes qui ont cours, pas toujours pour très longtemps. Ce que Rushdie, avec son relativisme culturel, semble avoir accepté, et qu'il nous aide à accepter aussi, c'est la nature provisoire de toutes les vérités, et particulièrement de celles qui se présentent comme intemporelles.

Ainsi, le miroir brisé dans lequel Rushdie reflète la réalité n'est pas seulement celui de la nostalgie. A côté de sa nostalgie douloureuse pour un monde qui n'est plus, l'auteur nous donne aussi un instrument de travail pour le présent. Il nous invite à travailler sur nous-mêmes, et plus particulièrement à nous interroger sur nos convictions les plus communément admises. Bien entendu, Rushdie est lui-même un homme de conviction. Mais il y a des convictions qui sont éminemment culturelles, au sens le moins noble du terme. On parle, n'est-ce pas, de culture politique, et de la même façon on pourrait parler aujourd'hui de culture économique, dans ce qui est en fait une usurpation du terme de culture. Par ailleurs, je ne m'étendrai pas sur les opinions de l'auteur en ce qui concerne la culture religieuse, quand celle-ci menace de se transformer en dogme, ou en instrument de violence. C'est par rapport à ces fausses cultures que Rushdie proclame, tant dans sa vie que dans son œuvre, l'impératif de liberté, qui est avant tout une exigence intellectuelle.

C'est ici que l'on entrevoit ce que j'appellais le bénéfice du déracinement. En quittant sa Bombay adorée, Rushdie s'est coupé de tout contact spontané avec sa culture natale. Mais il a gagné, en échange, une forme de désorientation qui peut être finalement profitable. Dans son dernier ouvrage, Rushdie attire notre attention sur le sens littéral du mot : la désorientation, c'est la perte de l'Orient. Dans son propre cas, la perte de l'Orient ne signifie pas qu'il aura gagné l'Occident, comme on dit, n'est-ce pas, que l'on aura gagné son paradis. D'ailleurs, Rushdie ne croit pas au rêve américain, ni à son petit frère, le rêve européen. Par contre, en s'arrachant à l'influence aveuglante de sa culture natale, il aura gagné en héritage la possibilité d'être critique par rapport à toutes les cultures. C'est aussi cela, la liberté.

Rushdie se présente volontiers comme un citoyen du monde. En tant qu'émigré en Grande-Bretagne, la tradition littéraire dont il hérite comprendra aussi bien Jonathan Swift et Joseph Conrad que Rabindranath Tagore. Comme le dit Rushdie avec délectation, le plaisir le plus exquis, pour un émigré littéraire, c'est que l'on peut choisir ses parents, et les siens sont Cervantes, Gogol, Kafka, Melville. Il a toute liberté pour choisir. Mais attention : cette liberté est encore une exigence intellectuelle, et ne veut pas dire que tout est bon. Il s'agit bien d'un choix. Etre citoyen du monde, comme on dit de plus en plus souvent aujourd'hui, c'est donc une condition qui nous oblige à faire des choix. En matière d'identité, il n'y a pas que de la fatalité. Ainsi, le premier choix du citoyen du monde, c'est peut-être de refuser les particularismes culturels qui menacent des valeurs universelles que nous aurions choisies ; et, à l'opposé, de refuser les différentes " cultures " de la mondialisation, qui ne sont qu'un travesti de cet humanisme universel auquel nous souscrivons. Voilà, entre autres, le cadeau de liberté que nous fait Salman Rushdie, si seulement nous voulions l'accepter. ■

EXTRAITS DE LA TERRE SOUS SES PIEDS (TRADUCTION)



La terre se mit à trembler au moment même où elle terminait, comme pour applaudir le récit de Vina. L'énorme nature morte du festin, les assiettes de viande, les coupes de fruits, les bouteilles de la meilleure tequila Cruz et la table du banquet elle-même, se mirent à sauter et à danser à la mode de Disney, les objets inanimés animés par le petit apprenti sorcier, la souris prétentieuse ; ou comme si elle avait été poussée par la pure puissance du chant de Vina et se joindre à la chaconne finale. Quand j'essaie de me souvenir de la suite exacte des événements, je découvre que ma mémoire est devenue un film muet. Il devait y avoir du bruit. Pandemonium, la ville des démons et de leurs tourments, n'aurait pas été plus bruyante que cette ville mexicaine, alors que des fissures couraient sur les murs de ses maisons comme des lézards, qu'elles déchiraient les murs de l'hacienda de Don Angel de leurs longs doigts terrifiants, jusqu'au moment où elle s'évanouit simplement, comme une illusion, un décor de cinéma, et dans le nuage de poussière que souleva sa chute on nous rendit aux rues qui tanguaient et ruaient, nous courions pour sauver notre peau, sans savoir dans quelle direction courir,

mais courions quand même, tandis que des tuiles tombaient des toits et que des arbres s'élevaient dans l'air, que les eaux usées jaillissaient dans les rues, que les maisons explosaient et que les malles rangées depuis longtemps dans les greniers commençaient à pleuvoir du ciel.

Mais je ne me souviens que du silence, le silence d'une immense horreur. Le silence, pour être plus précis, de la photographie parce que c'était ma profession, alors naturellement c'est vers cela que je me suis tourné au début du tremblement de terre. Toutes mes pensées étaient de petits carrés de pellicule traversant mes vieux appareils, Voigtländer Leica Pentax, des formes et des couleurs qui s'y inscrivaient, par les hasards du mouvement et des événements et, bien sûr, par le talent ou le manque de talent avec lequel je réussissais à braquer l'objectif dans la bonne ou la mauvaise direction, au bon ou au mauvais moment. C'était le silence éternel des visages, des corps, des animaux et de la nature elle-même saisie — oui par mon appareil —, mais saisie aussi par la peur de l'inconnu et l'angoisse de la perte, dans les griffes de cette métamorphose haïe, le silence effrayant de ce mode de vie à l'instant de cette annihilation, sa transformation en un passé idéal qu'on ne pourrait jamais totalement reconstruire, parce que lorsqu'on a vécu un tremblement de terre, on sait, même si l'on survit sans une égratignure, que, comme une attaque cardiaque, il reste dans le sein de la terre, horriblement potentiel, menaçant toujours de revenir et de frapper de nouveau avec une force encore plus dévastatrice.

Une photo est une décision morale prise en un huitième, un seizième, un cent vingt-huitième de seconde. Claquez des doigts; un instantané est plus rapide. A mi-chemin entre voyeur et témoin, grand artiste ou vrai minable, c'est là que j'ai vécu, faisant des choix en un clin d'œil. Ça va, c'est bien. Je suis encore en vie, et on ne m'a craché dessus et traité de tous les noms que quelques centaines de fois. Je peux supporter qu'on me traite de tous les noms, ce sont les hommes lourdement armés qui me préoccupent. (Et ce sont presque toujours des hommes, tous ces Arnold portant des terminators, tous ces suicidaires zélés avec leur barbe en balai de chiottes, sans poils sur la lèvre supérieure nue comme celle d'un bébé; mais quand les femmes s'y mettent, elles sont souvent pires.)

Moi, je me shoote à l'événement. L'action a été mon excitant préféré. J'ai toujours aimé coller mon visage contre la surface chaude, suante et brisée de ce qui était en train de se dérouler, en buvant par mes yeux grands ouverts, et le reste de mes sens déconnectés. Je ne me suis jamais



soucié de savoir si cela puait ou si le contact visqueux donnait envie de dégueuler, ou ce que cela pourrait faire aux papilles gustatives si on le léchait, ou même si cela criait fort. Simplement à quoi cela ressemblait. C'est là que pendant longtemps j'ai recherché la sensation et la vérité.

Ce Qui Arrive Vraiment : il n'y a rien de tel, quand on est collé contre, si on ne se fait pas arracher le visage. Il n'y a pas de meilleur flash sur terre.

Il y a longtemps, j'ai développé un talent pour l'invisibilité. Cela m'a permis d'aller au plus près des acteurs du drame du monde, les malades, les mourants, les fous, les endeuillés, les riches, les avarés, les illuminés, les affligés, les coléreux, les assassins, les dissimulateurs, les méchants, les enfants, les bons, les vedettes de l'actualité ; je me suis glissé dans leur espace magique, au beau milieu de leur rage ou de leur douleur, leur excitation transcendante, pour pénétrer l'instant décisif de leur être-au-monde, et prendre ma foutue photo. A plusieurs occasions, ce don de dématérialisation m'a sauvé la vie. Quand on me disait, ne prenez pas cette route truffée de tireurs, ne rentrez pas dans le territoire de ce seigneur de la guerre, vous feriez mieux de contourner le fief de cette milice, j'étais irrésistiblement attiré. Quelqu'un me prévenait, personne n'y est jamais entré avec un appareil photo et en est ressorti vivant, alors, tout de suite, je franchissais le check-point du non-retour. Quand je revenais les gens me regardaient bizarrement, comme s'ils voyaient un fantôme, et ils me demandaient comment j'avais fait. Je secouais la tête. En vérité, souvent, je ne le savais pas. Si je l'avais su, je n'en aurais peut-être plus été capable, et je me serais fait tuer dans ce qui n'était même pas une zone de combat. Un jour, cela pourra m'arriver.

L'explication la plus vraisemblable c'est que je sais me faire tout petit. Pas petit physiquement, je suis un type plutôt grand et bien bâti, mais psychiquement, je fais seulement mon sourire humble et je me rapetisse jusqu'à devenir insignifiant. Ma façon d'être persuade le sniper que je ne mérite pas sa balle, ma façon de me tenir convainc le seigneur de la guerre de ne pas salir sa hache. Je leur fais comprendre que je ne vaudrais pas leur violence. Ça marche peut-être parce que je suis sincère, parce que je veux vraiment me rapetisser. Je porte en moi certaines expériences, des souvenirs auxquels je peux penser quand je veux me rappeler mon peu de valeur. Ainsi, une forme de modestie acquise, le produit de ma jeunesse et de mes mauvaises actions ont réussi à me maintenir en vie.

"Des conneries, disait Vina Apsara. Ce n'est qu'une autre version de ta technique pour draguer les nénétes."

La modestie marche bien avec les femmes, c'est vrai. Mais avec les femmes, je fais semblant. Mon sourire gentil et timide, mon langage corporel retenu. Plus je me retire dans mon blouson de daim et mes bottes de combat, en souriant timidement sous mon crâne chauve (combien de fois m'a-t-on dit que j'avais une belle tête), plus elles s'avancent avec insistance. En amour, on avance en reculant. Mais ce que j'entends par amour et ce qu'Ormus Cama — par exemple — voulait dire par le même mot étaient deux choses différentes. Pour moi, l'amour a toujours été un art, *l'ars amatoria* : la première approche, l'apaisement des angoisses, l'excitation de l'intérêt, la feinte du départ, le lent et inexorable retour. La longue spirale intérieure du désir. *Kama*. L'art de l'amour.

Alors que pour *Ormus Cama* c'était simplement une question de vie et de mort. L'amour était pour toute la vie et durait au-delà de la mort. L'amour c'était Vina et au-delà de Vina il n'y avait que le vide.

Pourtant, je n'ai jamais été invisible pour les petites créatures de la terre. Ces terroristes nains à six pattes m'ont choisi, ça ne fait pas de doute. Montrez-moi (ou je préfère que vous ne me montriez pas) une fourmi, amenez-moi (ne m'amenez pas) une guêpe, une abeille, un moustique, une puce. Je vais leur servir de petit déjeuner ; ainsi que d'autres repas plus substantiels. Ce qui est petit et qui pique me pique. Pendant le tremblement de terre, alors que je photographiais une enfant perdue qui appelait ses parents en pleurant, j'ai été piqué, une fois, durement, comme

par la conscience, sur la joue, et tandis que j'arrachais mon visage de l'appareil, je me suis trouvé au bon moment (Je dois sans doute dire merci à cet horrible porteur d'*aguijón* ; ce n'était sûrement pas la conscience mais le sixième sens du photographe) pour voir le début de l'inondation de tequila. Les nombreux et gigantesques fûts de la ville avaient explosé.

Les rues claquaient comme des fouets, elles ondulaient et se fissuraient. La distillerie Ángel fut la première à succomber à cette flagellation. Du bois ancien explosa, du métal neuf se tordit et se fendit. Le fleuve pissieux de tequila s'ouvrit un chemin écumant dans les ruelles de la ville, la lame du torrent rattrapa les gens qui fuyaient, elle les culbuta, et la teneur en alcool du breuvage était si grande que ceux qui avalèrent des gorgées de cette marée angélique en ressortirent non seulement trempés et à bout de souffle, mais saouls. La dernière fois que je vis Don Ángel Cruz, il courait sur des places noyées de tequila, une casserole à la main et deux bouilloires attachées à une ficelle autour du cou, et essayait pathétiquement de sauver ce qu'il pouvait.

C'est ainsi que les gens se comportent quand leur quotidien est détruit, quand pendant quelques instants ils voient, simple et sans ornement, une des grandes forces déterminantes de la vie. Le désastre les fixe de son œil hypnotique et ils se mettent à creuser et à gratter les gravats de leurs vies, en essayant d'arracher le souvenir du quotidien — un jouet, un livre, un vêtement, ou même une photo —, les tas d'ordures de leurs pertes immenses et irrécupérables. Don Ángel Cruz, devenu mendiant, était l'image enfantine et mythique dont j'avais besoin, une figure qui me rappelait étrangement l'Homme Casserole surnaturel de plusieurs des livres préférés de Vina Apsara, la série de l'Arbre lointain d'Enid Blyton qu'elle emportait avec elle partout où elle allait. Je me vêtis d'invisibilité et commençai à prendre des photos.

Je ne sais combien de temps tout cela a duré. La table brinquebalante, l'écroulement de la hacienda, les rues devenues des montagnes russes, les gens tombant en haletant dans le fleuve de tequila, la chute de l'hystérie, le rire sinistre des sans-abri, les faillis, les sans emploi, les orphelins, les morts... si vous me demandez d'évaluer le temps, je ne pourrai pas vous le dire. Vingt secondes ? Une demi-heure ? Je ne sais pas. Le manteau d'invisibilité et mon autre truc consistant à débrancher tous mes sens, à canaliser tous mes pouvoirs de perception à travers mes yeux mécaniques — ces choses-là ont, comme on dit, un mauvais côté. Quand je suis en face d'une énormité du réel, quand ce grand monstre rugit dans mes objectifs, je perds le contrôle du reste. Quelle heure est-il ? Où est Vina ? Qui est mort ? Qui est vivant ? Est-ce un abîme qui s'ouvre sous mes bottes ? Qu'avez-vous dit ? Qu'une équipe médicale essaie d'atteindre cette femme mourante ? De quoi parlez-vous ? Pourquoi vous mettez-vous sur mon chemin ? Putain, vous savez qui vous êtes en train de refouler ? *Vous ne voyez pas que je travaille ?*

Qui était vivant ? Qui était mort ? Où était Vina ? Où était Vina ? Où était Vina ?

J'ai retrouvé mes esprits. Des insectes me piquaient le cou. Le torrent de tequila avait cessé. Le fleuve précieux s'écoulait dans les fissures de la terre. La ville ressemblait à une carte postale déchirée par un enfant en colère et dont la mère a laborieusement rassemblé les morceaux. La ville était entrée dans la catégorie du brisé, elle avait rejoint la grande famille des brisés : les assiettes brisées, les poupées brisées, les syntaxes brisées, les promesses brisées, les cœurs brisés. Vina Apsara tituba vers moi dans un nuage de poussière. "C'est toi Rai, merci mon Dieu." Malgré ses folies avec les sages bouddhistes (Rinpoché Hollywood et le lama Ginsberg), les cymbalistes de la Conscience de Krishna, les gourous tantriques (les exhibitionnistes de *kundalin*), les rishis de la Méditation transcendentale TM et les maîtres d'une sagesse folle ou d'une autre, le Zen et l'art de l'arnaque, le Tao de l'amour collectif, l'adoration de soi et l'illumination, malgré toutes ses lubies spirituelles, j'avais toujours eu du mal, moi l'athée, à accepter l'idée qu'elle croyait vraiment à un dieu existant. Mais elle y croyait sans doute. J'avais probablement tort aussi sur ce point ; et de toute façon, quel autre mot y avait-il ? Quand on a en soi cette gratitude envers les simples hasards de la vie, quand il n'y a personne d'autre à remercier et qu'on a besoin de remercier quelqu'un, que dit-on ? Mon Dieu, disait Vina. Pour moi, le mot sonna



comme l'endroit où se débarrasser de son émotion. C'était un endroit dans lequel on plaçait ce qui n'avait pas d'autre lieu.

Venu du ciel, un insecte bien plus grand descendit sur nous, en nous écrasant sous le poids du souffle insistant de ses ailes bruyantes. L'hélicoptère avait décollé juste à temps pour échapper à la destruction. Le pilote descendit presque au niveau du sol et nous fit signe qu'il restait sur place. "Tirons-nous", cria Vina. Je fis non de la tête. Je lui criai : "Vas-y." Le travail avant le plaisir. Il fallait que j'envoie mes photos. J'ai hurlé : "Je te retrouve plus tard." "Quoi ?" "Plus tard." "Quoi ?"

L'hélicoptère devait nous emmener passer un week-end de repos dans une villa isolée sur la côte Pacifique, la Villa Huracán, dont le copropriétaire était le président de la maison de disques Colchide, elle se trouvait au nord de Puerto Vallarta, dans une solitude privilégiée, prise en sandwich entre la jungle et la mer, comme un royaume magique. Mais il n'y a plus aucun moyen de savoir si la villa était toujours debout. Le monde avait changé. Cependant, comme les gens de la ville qui s'accrochaient toujours à leurs photos encadrées, comme Don Ángel avec ses casseroles, Vina Apsara s'accrochait à l'idée de continuité d'itinéraire préétabli. Elle suivait le programme. Mais, tant que mes images kidnappées n'étaient pas envoyées dans les rédactions du monde pour toucher la rançon, il ne pouvait y avoir pour moi de Shangri-la tropicale.

- Bon, j'y vais, cria-t-elle.

- Je peux pas.

- Quoi ?

- Vas-y.

- Va te faire foutre.

- Quoi ?

Puis elle monta dans l'hélicoptère qui s'éleva et je ne suis pas parti avec elle et je ne l'ai plus jamais revue, ni aucun de nous (...)

Pourquoi faisons-nous si grand cas des chanteurs ? Où réside le pouvoir des chansons ? Dans la pure étrangeté de l'existence du chant. La note, la gamme, l'accord ; les mélodies, les harmonies, les arrangements ; les symphonies, les ragas, les opéras chinois, le Jazz, le blues : que de telles choses puissent exister, qu'on ait pu découvrir les intervalles et les écarts magiques que donnent les pauvres grappes de notes, tout cela dans l'empan, l'étendue de la main humaine, à partir de laquelle on peut construire nos cathédrales de son, c'est un mystère aussi alchimique que les mathématiques, le vin ou l'amour. Les oiseaux nous l'ont peut-être appris. Peut-être pas. Peut-être sommes-nous simplement des créatures à la recherche de l'extase. Nous n'en avons pas beaucoup. Nos vies ne sont pas ce que nous méritons, elles sont, mettons-nous bien d'accord, douloureusement insuffisantes. La chanson les transforme en quelque chose d'autre. La chanson nous montre un monde digne de notre ardent désir, elle nous montre notre être intime comme il devrait être, si nous étions dignes du monde.(...)²

Le monde est irréconciliable, les comptes ne tombent pas juste, mais si nous ne pouvons accepter que les comptes tombent juste, nous ne pouvons faire ni jugements ni choix. Nous ne pouvons pas vivre.

Quand Ormus a eu sa vision, il s'est révélé être un vrai prophète, et je dis cela en non-croyant invétéré. Je veux dire : il était vraiment en avance sur son temps. Nous y sommes tous maintenant. Il n'est pas là pour les voir, mais les contradictions du réel sont devenues si flagrantes, si impossibles à nier, que nous apprenons à les considérer comme des faits acquis. Nous nous couchons en pensant — c'est un exemple pris au hasard — que Mr N.M. ou Mr G.A. est un terroriste notoire et nous nous réveillons en chantant ses louanges comme le sauveur de son peuple.

Un jour, les habitants d'une île, un rocher maudit particulièrement froid et humide, sont d'horribles adorateurs du Malin, qui sacrifient des bébés et boivent du sang, le lendemain c'est comme si cela n'avait pas eu lieu. Les dirigeants de pays entiers disparaissent comme s'ils n'avaient jamais existé, on les efface miraculeusement de l'histoire et ils reviennent en présentateurs de télé, font de la pub pour des pizzas, et voyez ! ils sont de nouveau dans les livres d'histoire.

Certaines maladies se répandent dans de vastes communautés, puis nous apprenons que de telles maladies n'ont jamais existé. Des hommes et des femmes se souviennent d'avoir été sexuellement abusés pendant leur enfance. Hop, ils n'ont rien eu, leurs parents redeviennent les personnes les plus affectueuses et les plus admirables qu'on puisse imaginer. Il y a un génocide ; non, il n'y en a pas. Des retombées radioactives contaminent de vastes étendues de continents et nous apprenons des mots comme " demi-vie ". Mais en une seconde il n'y a plus de contamination, les moutons ne font plus tic-tac et nous pouvons déguster nos côtes d'agneau.

Les cartes ne sont plus bonnes. Les frontières traversent des territoires revendiqués, elles serpentent et craquent. Une route ne va plus où elle allait hier. Un lac disparaît. Des montagnes se dressent et tombent. Des livres bien connus ont des fins différentes. Des couleurs explosent dans des films noir et blanc. L'art est une escroquerie. Le style est la substance. Les morts nous gênent. Il n'y a pas de morts.

Vous êtes fan de sport mais les règles changent chaque fois que vous le regardez. Vous avez un travail ! Non, vous n'en avez pas ! Cette femme a poudré la bite du président ! Dans ses rêves — elle est célèbre pour son imagination ! Vous êtes un dieu du sexe ! Vous êtes une peste du sexe ! On mourrait pour elle ! C'est une salope ! Vous n'avez pas de cancer ! Poisson d'avril, vous en avez un ! Cet homme bon au Nigéria est un assassin ! Ce meurtrier en Algérie est un homme bon ! Ce tueur psychopathe est un patriote américain ! Ce psychopathe américain est un tueur patriote ! Est-ce que ce n'est pas Pol Pot qui meurt dans la jungle d'Angkor, ou simplement Nol Not ?

Ces choses sont mauvaises pour vous : le sexe, les gratte-ciel, le chocolat, le manque d'exercice, les dictatures, le racisme ! Non, au contraire ! Le célibat endommage le cerveau, les gratte-ciel nous rapprochent de Dieu, des études montrent qu'une tablette de chocolat par jour améliore de façon significative les résultats scolaires des enfants. L'exercice tue, la tyrannie fait simplement partie de notre culture, alors je te serais reconnaissant de bien vouloir garder tes idées culturelles et impérialistes en dehors de mon putain de fief. Et en ce qui concerne le racisme, ne soyons pas si moralisateurs à ce sujet, il vaut mieux le montrer que le dissimuler sous le tapis. Cet extrémiste est un modéré ! Le droit universel est une spécificité culturelle ! Cette femme excisée est culturellement heureuse ! Le cache-sifflet des aborigènes est culturellement barbare ! Les photos ne mentent pas ! Cette photo a été falsifiée ! Libérez la presse ! Interdisez les journalistes indiscrets ! Le roman est mort ! L'honneur est mort ! Dieu est mort ! Aaah, ils sont tous en vie et nous poursuivent ! Cette étoile monte ! Non, elle file ! Nous avons dîné à neuf heures ! Nous avons dîné à huit heures ! Vous étiez à l'heure ! Non, vous étiez en retard ! L'Est est l'Ouest ! Le haut est le bas ! Oui est non ! L'intérieur est l'extérieur ! Les mensonges sont la vérité ! La haine est l'amour ! Deux et deux font cinq ! Et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.³ ■

¹ Salman Rushdie, *La terre sous ses pieds*, Paris, Plon, 1999, pp19-24

² *op. cit.* p26

² *op. cit.* p333

DISCOURS DE RENTRÉE DE M. WILLY LEGROS, RECTEUR : LA VALEUR UNIVERSITÉ



La cérémonie de Rentrée académique est un des moments les plus significatifs de la vie universitaire. Il est tout d'abord l'occasion pour tous ceux qui participent à la vie de l'Institution de se rassembler, mais il est aussi l'occasion d'une réflexion commune.

La complexité grandissante du savoir, la spécialisation croissante des disciplines ainsi que les grands enjeux sociaux, politiques et économiques marquent depuis plusieurs décennies la vie de l'université et conditionnent son évolution.

Tous les membres de la communauté universitaire, académiques, scientifiques, administratifs et étudiants, mais aussi nos partenaires des mondes politique et économique, connaissent cette difficulté propre à notre époque d'une adaptation à une dynamique de changement rapide et permanent.

La mondialisation et les progrès technologiques ont mis le monde à notre portée, mais ils font naître aussi de nouvelles inquiétudes et de nouvelles contraintes. Les valeurs culturelles, religieuses et idéologiques qui ont servi de référence aux générations qui nous précèdent sont elles-mêmes influencées par ces phénomènes.

Cela ne veut pas dire que ces valeurs sont disqualifiées. Toutefois, plus que par le passé, nous expérimentons chaque jour combien il est difficile de les mettre en oeuvre. Cette situation rend d'autant plus nécessaire le dialogue et la réflexion sur ce que nous sommes et, surtout, sur ce que nous voulons être. C'est le sens que je voudrais cette année donner à la Rentrée académique.

Cette cérémonie doit symboliser la volonté de cohérence et de dynamisme de l'université de Liège dans sa marche vers l'avenir, un avenir qu'il nous faut forger ensemble.

L'université de Liège, comme l'ensemble du monde universitaire, doit relever bien des défis. Et l'action entreprise depuis deux ans avec le concours de tous les membres de l'Université est exemplaire. Elle montre que notre Institution possède cette indispensable capacité de réaction, de remise en question et de créativité.

L'heure est venue, me semble-t-il, de nous interroger sur ces valeurs qui fondent l'université en général et l'université de Liège en particulier. L'université est une des plus anciennes institutions de notre civilisation. Dans l'ensemble de l'Europe, elle s'est imposée comme le lieu par excellence de la construction du savoir, comme le creuset où les nouvelles connaissances sont imaginées, confrontées et validées. C'est à ce titre qu'elle a étroitement participé au développement de la modernité, à la diffusion des idées et des techniques, dans un esprit dégagé des passions idéologiques et des intérêts mercantiles. Cette indépendance lui a permis de jouer pleinement un rôle central dans l'évolution sociale, politique et économique.

Partout et de tout temps, l'université a réussi à évoluer en s'affirmant comme le lieu par excellence où les différentes disciplines du savoir se côtoient et s'enrichissent mutuellement. C'est parce qu'elle a permis la coexistence de la science spéculative et de la science appliquée que l'université a pu, durant plus de sept siècles, servir la société tout en restant un foyer indépendant de réflexion critique et de progrès.

Par la science et devant elle, l'université a ainsi contribué de manière décisive à l'égalité des femmes et des hommes. Elle montre que l'esprit humain est unique et que sa valeur est

identique, sans considération de race, de langue ou de richesse. L'université concrétise enfin les plus anciennes aspirations de démocratie et de mobilité sociale car, en son sein, la réussite ne peut dépendre que du mérite et du travail, et non de l'arbitraire ou de la naissance.

Parce qu'elle est démocratique, l'université incarne un idéal de vie : grâce à la science, elle constitue un trait d'union entre les peuples. Certes, cela n'a été possible qu'au prix de débats permanents qui sont aujourd'hui encore le signe de la vitalité universitaire.

Université constructive et université critique ; engagement et vigilance.

Cette vitalité n'est possible qu'à la condition de préserver les qualités et les atouts spécifiques des universités.

L'université de Liège a résolument choisi de cultiver les atouts de l'histoire universitaire pour faire face aux enjeux du présent et surtout de l'avenir. De tradition séculaire, elle vit et travaille dans une région durement marquée par la crise économique et son cortège de drames individuels et collectifs. Moteur incontournable de la relance, notre Institution doit insuffler un esprit neuf aux étudiants qui lui font confiance. A ces jeunes qui seront demain les dirigeants, l'élite au sens vrai, de notre région, l'université doit donner les armes d'une formation scientifique, humaniste, critique et créative. Notre responsabilité est immense, mais quel merveilleux défi à relever !

Nos atouts sont réels.

L'université de Liège a toujours été un haut lieu de la liberté, de l'égalité et de la démocratie. Sa force lui vient de son pluralisme institutionnel. L'université publique est la seule à être réellement au service de tous. C'est à la fois son honneur, sa richesse et son combat. Notre pluralisme est fait d'engagement. Nous sommes une université citoyenne ; une université active dans la Cité comme dans ses propres murs ; une université comptable de ses résultats vis-à-vis de la population, tant dans sa vocation scientifique que dans sa vocation pédagogique.

L'université de Liège doit donc donner l'exemple dans son fonctionnement aussi. Cela passe d'abord par la clarté des objectifs, la transparence et la responsabilité des décisions. Cela passe également par l'intégrité et l'excellence scientifique. Cela passe, enfin, par la loyauté à l'égard des étudiants pour lesquels elle se veut l'université de la réussite.

L'éthique de l'université de Liège est une éthique d'excellence, de dialogue, d'ouverture et de remise en question quotidienne. Son ambition est de participer pleinement à l'aventure d'un monde en marche. Mais dans ce monde en mutation constante, dans une société à dimension planétaire, nous avons plus que jamais besoin d'une université forte. L'économie a besoin de son potentiel d'expertise scientifique et technologique ; la démocratie a besoin de son potentiel intellectuel et critique. Idéalement, l'universitaire doit associer les qualités de l'expert et de l'intellectuel. Il lui faut être un spécialiste compétent dans sa discipline, capable de répondre avec efficacité aux demandes de la société, mais aussi un intellectuel, capable de porter un regard global sur le monde, de prendre position et de s'engager.

L'"employabilité" est certes un mot à la mode, mais il a des relents démagogiques auxquels l'université ne peut ni ne veut se soumettre. S'il est un devoir pour l'université que ses étudiants imposent leurs hautes compétences professionnelles sur le marché de l'emploi, il est au moins aussi important qu'ils soient reconnus pour leur esprit libre et leurs qualités de citoyens actifs. Or, de telles qualités ne seront jamais mieux cultivées que dans un contexte qui associe les dimensions pratique et spéculative des diverses disciplines du savoir, en un mot dans le cadre d'une université complète et pluridisciplinaire

Car l'université n'a de sens que si elle est complète : c'est sa définition même.

Toutefois, il faut garder à l'esprit que l'université ne pourra jamais remplir ses missions qu'à la mesure de sa reconnaissance par la société. Cette volonté de reconnaissance doit se traduire par la considération et l'honneur qui lui revient, mais aussi et avant tout par des moyens financiers adaptés à l'importance et à la complexité du monde d'aujourd'hui .

Or, nous sommes actuellement trop loin du compte. Depuis plusieurs décennies, l'université est contrainte de faire face à une série de difficultés convergentes : augmentation exponentielle des connaissances, complexité croissante des technologies, massification de l'enseignement. A ces phénomènes s'ajoute également le fait que l'université est devenue de plus en plus autonome dans la gestion de ses missions de recherche et d'enseignement. Pourtant, on constate que simultanément les moyens qui lui sont alloués n'ont cessé de se réduire : de 1972 à 1997, le financement par étudiant des universités en Communauté française de Belgique a diminué de 7% alors que la population estudiantine augmentait de 65% !

Dans ces conditions, la démocratisation de l'enseignement ne constitue qu'une formule de rhétorique.

En matière de recherche, le constat est tout aussi inquiétant. Sur les dix dernières années, en effet, les subventions à la recherche en Communauté française n'ont progressé que de 18%. Pendant ce temps elles augmentaient de plus de 80% en Flandre ! Un budget de 6,5 milliards en 1999 pour le Nord du pays, alors que nos chercheurs, eux, ne peuvent compter que sur la moitié de cette somme.

La situation est d'autant plus alarmante que ce sous-financement nous confine en queue du peloton européen. Depuis 1986, les crédits budgétaires publics alloués au secteur Recherche/Développement nous maintiennent aux alentours de la 10e place européenne. Mais qui s'en inquiète ? Que l'opinion publique semble aujourd'hui plus intéressée par les sommes indécentes que brasse le sport spectacle, soit. Mais que les responsables y soient inféodés, non !

Alors que le Recteur est sans cesse obligé de réduire les frais de fonctionnement de l'Institution, ce sont plus de 1.500 chercheurs qui pourraient être mis au service de la collectivité avec les 4 millions de francs quotidiens que gagne un champion de Formule 1 !

Dans une société à nouveau fascinée par le Veau d'Or, où la valeur des hommes se mesure uniquement en francs, en euros, ou mieux encore en dollars, le métier d'enseignant et de scientifique ne jouit plus de la considération qui lui revient et devient chaque jour plus difficile et plus précaire.

Bien que depuis plus de vingt ans le PIB ait augmenté de façon spectaculaire, il n'y a jamais eu de liaison du financement des universités à cette création de richesses. Malgré cela, nos chercheurs et nos enseignants ont réussi à conserver une productivité remarquable, et nos universités ont pu sauvegarder une réputation de compétence et d'excellence. Mais combien de temps pourrons-nous encore résister à la concurrence des centres de compétence et de recherche mieux financés qui prennent de plus en plus d'importance dans les régions voisines, dans l'Europe ?

L'université ne cesse de lancer aux responsables des signaux d'alarme, mais elle reste désespérément en attente d'une politique cohérente. A cet égard, il faut admettre que les perspectives sont peu rassurantes. La déclaration gouvernementale est bien discrète quant à l'avenir de l'université. On peut ainsi s'inquiéter de l'absence de toute décision quant à l'achèvement du transfert de l'université de Liège qui perdure depuis 40 ans, ce qui engendre

entre les institutions complètes des discriminations dont les principales victimes sont la recherche et les étudiants liégeois. Que dire enfin de la crise de la dioxine qui pourrait déboucher sur un nouveau saupoudrage des fonds destinés aux analyses, au détriment du renforcement des capacités de nos laboratoires ? Cet état de fait ne va certainement pas dans le sens de la compétence et de l'efficacité, et on peut dès lors douter qu'il serve l'intérêt du citoyen.

Si l'enracinement local de la démocratie est fondamental, les enjeux socio-économiques relèvent désormais de l'international. Or, pour exister et se développer à ce niveau, il est vital d'associer compétence et taille critique. C'est vrai pour nos laboratoires en particulier ; c'est vrai également pour l'université en général. Pour demeurer crédible et jouer un rôle en Europe, il est urgent que les universités bénéficient non seulement d'une politique volontariste en matière de financement, mais aussi en termes de collaborations, de regroupements et de création d'axes stratégiques. L'université de Liège a pris ses responsabilités dans ce domaine. Il appartient désormais au politique d'en faire autant et d'assumer les choix de la raison et du bien commun.

Au nom d'une logique électorale et budgétaire à court terme, d'aucuns voudraient voir l'université se fondre dans le paysage de l'enseignement supérieur. C'est à ce titre notamment qu'on imagine sortir la recherche du cadre universitaire. Mais faire de la recherche efficace ne s'improvise pas. Cela demande un savoir, des infrastructures ainsi qu'un environnement pluridisciplinaire spécifiques. Cela requiert enfin un désintéressement et une éthique propres à l'université.

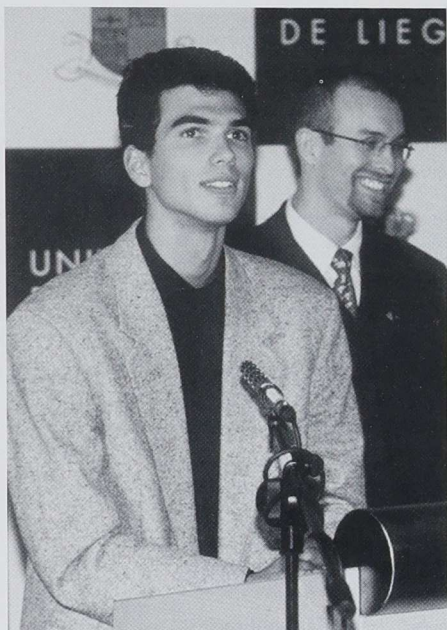
S'engager contre la médiocrité et l'arbitraire, s'engager pour le développement et le progrès humain, s'engager pour le rayonnement de la science comme celui de la conscience : voilà ce qui doit être l'ambition et la principale règle d'action de l'université de Liège ; voilà ce qui doit être l'idéal de tous ceux qui travaillent, de tous ceux qui cherchent et de tous ceux qui étudient à l'université de Liège.

On ne peut priver l'université de sa spécificité, lui mesurer les moyens de son existence et de son développement sans nier ce qu'elle représente et risquer de le voir détruire. Il n'y a pas de science qui puisse exister sans liberté préalable de la chercher ; il n'y a pas de liberté de rechercher le savoir sans liberté d'être, sans liberté de penser, sans liberté de s'exprimer.

C'est ce pourquoi l'université doit continuer à exister, tout simplement. ■

Willy LEGROS
Recteur de l'ULg

DISCOURS DE BRUNO DECEUKELIER ET STÉPHANE GRÉTRY, COPRÉSIDENTS DE LA FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS DE L'ULg



Tout d'abord, je tiens à m'excuser de mes capacités limitées. Capacités limitées pour m'exprimer en français. Je m'abstiendrai d'utiliser un vocabulaire stylisé et varié que je ne maîtrise pas. Ceci pas seulement à cause de mes origines nordiques, mais aussi parce que je ne suis qu'un simple étudiant. Ce n'est pas dans mes habitudes d'essayer de m'exprimer de cette façon envers les étudiants.

Au fait, qui se souvient encore du discours des étudiants dans le faste de la rentrée académique de l'an dernier ? Et depuis, a-t-on tellement "mis nos actes en accord avec nos dires" ? (Tel était le souhait que nous formulions en guise de conclusion). Et qui se souviendra du nôtre lors de la semaine prochaine ou même demain ?

Néanmoins, nous sommes ici pour tenter de faire passer certaines idées et expériences. Quand je suis arrivé à l'Université, il y avait certaines questions sur les valeurs et les intérêts qui trottaient dans ma tête. Pourquoi vient-on à l'Université ? Juste pour avoir un diplôme et un emploi stable dans un domaine que l'on apprécie, par la suite pour gagner sa vie (et parfois plus). Pour bon nombre d'étudiants, c'est là peut-être même l'unique motivation. D'autres qui viennent pour apprendre, devenir plus "sages" ? Et

puis d'autres qui veulent juste essayer, voir ce que c'est à cette sacrée Université. Maintenant je me pose d'autres questions, plus générales. Que trouve-t-on important dans une université ? Et dans ces valeurs, y a-t-il un ordre, une hiérarchie ? Peut-être aussi des fausses ? En essayant de le dire comme dans le livre de notre invité d'honneur, qu'est-ce qui, dans l'université, pourrait avoir été "insufflé par le diable" comme aspirations errantes ? Est-ce que c'est cette recherche de l'intelligence, le pouvoir, le futur matériel assuré ? Ou peut-être les trois, même s'ils ne sont pas toujours liés. C'est parfois même l'inverse. Comme on dit souvent chez moi : ce sont souvent les fermiers les plus cons qui ont les patates les plus grosses (je vous épargne la prononciation flamande). On est encore loin de ce que précisait M. Peres l'année passée : "Dès lors que la source de richesse est intellectuelle, seules l'éducation et l'intelligence sont nécessaires." Mais ce n'est pas vraiment à un petit Flamand de lâcher des sagesses recopiées.

De quoi devrais-je alors parler dans un discours à un moment pareil ? Le ton semble être donné : des mots comme tolérance, humanisme, excellence, enseignement de qualité, ouverture d'esprit et égalité reviennent souvent. Valeurs jugées importantes dans notre Université, valeurs jugées importantes dans notre démocratie. Quand on relit d'autres discours de Rentrée académique (anciens et moins anciens comme déjà celui de l'an passé...), on l'admet tous. Pourtant, on semble être en train de se battre sans cesse comme si on n'avait que des divergences d'opinion. Comment définir la qualité de l'enseignement ? Quel degré de participation demander aux différents acteurs ? Comment élaborer un accès et une transition de façon démocratique à l'université ? D'innombrables discussions ont déjà été menées et d'autres suivront encore. Je suis sûr que beaucoup d'entre nous savent de quoi je parle et le vivront encore dans le futur (proche ou lointain). Pourtant, ne voulons-nous pas tous plus ou moins la même chose ? Personnellement, j'y crois. Ceci se manifeste dans la direction que nous suivons. Nous sommes heureux de voir des progrès comme l'abrogation du "décret bisseurs-trisseurs", ce qui est déjà un mouvement dans le bon sens, mais bon dieu, que c'est lent parfois ! Mais je suppose que c'est propre aux étudiants d'être impatientes....

L'an dernier, nous rappelions : "La transmission du savoir ne doit pas être considérée comme une fontaine remplissant un vase. Une tête bien faite est une tête bien pleine mais qui sait aussi remettre en cause ce qu'on lui a enseigné." Bref, une mini-plaidoirie pour une participation active de l'étudiant dans son université, et pour une réflexion critique sur l'enseignement tant sur son contenu que sur la manière avec laquelle il lui est transmis. Rien de bien neuf somme toute. D'autres avaient plaidé la même cause, avec parfois plus d'éloquence.

Finalement, il y a probablement consensus, voire unanimité sur ce thème. Qui oserait dire que l'université devrait former des moutons ? Partons du principe acquis que l'étudiant est un élément essentiel de l'université ; il l'est aussi pour la société tout entière. Principe acquis ... Je me demande ? Vous savez quels ont été les premiers mots entendus à mon tout premier cours à l'Université ? "Mon boulot, c'est d'être chercheur ! On me demande de donner cours pour justifier mon labo." Véridique ! Je précise tout de suite que ce professeur n'était finalement pas si mauvais enseignant qu'on n'aurait pu le craindre. Mais, avouez qu'on est loin de la vision humaniste, de l'idée "romantique" du savant désirent transmettre sa science à ses disciples. Parce que cette idée romantique, c'était la mienne en sortant de rhéto. Il n'y avait aucun universitaire dans mon entourage proche. Dans ma famille, peu ont finalement un diplôme de deuxième cycle de l'enseignement secondaire. L'université, je la connaissais au travers de biographies de Louis Pasteur, Marie Curie ou Albert Einstein. "Le commun des mortels, vous allez me dire !"

Mais bref, si je crois toujours que l'université est le "temple du savoir", ce temple peut facilement se muer en labyrinthe et je ne suis pas certain qu'on vous donne un plan détaillé pour vous en sortir. Certains diront qu'on devait vous le donner en même temps que la clé (cf. le secondaire). D'autres, que se perdre et se débrouiller pour retrouver le chemin formera, ou sélectionnera, ceux qui mériteront la palme.

Ces conceptions conditionnent beaucoup le parcours de l'étudiant. Cheminant dans les couloirs de l'Université, quel temps, quelle énergie pourra-t-il encore consacrer à d'autres intérêts ? Après s'être occupé de ses besoins, voudra-t-il encore se dévouer pour une cause ?

Lors de la rentrée ce lundi, certains professeurs n'ont pas manqué de nous rappeler leur expérience soixante-huitarde. On sentait une légitime pointe de fierté dans le ton. En effet, les mutations de la société n'ont-elles pas maintes fois été initiées par des "révolutions" étudiantes ? Avec plus ou moins de succès, avec plus ou moins d'assentiment. Cette longue tradition de contestation étudiante a effectivement ses drames : il y a dix ans, des étudiants mettaient en pratique leur esprit critique sur la place Tienanmen... Attention ! Ne pensez pas être en face de révolutionnaires boute-feux : la tradition de la Fédération des Etudiants de l'ULg est de tendre la main avant de vouloir lever le poing. Mais les étudiants ne sont pas et ne veulent pas être des moutons. On classe trop vite les jeunes en "bof génération". Donnez-leur des leviers et ils pourront soulever des montagnes ! Au niveau de la Fédé, nous n'avons certes pas à nous plaindre du manque d'outils. Notre Institution nous permet de concrétiser toutes sortes de projets pédagogiques, socioculturels ou même ludiques.

Une structuration étudiante forte est tout bénéfique pour l'Université et, partant, pour la société dans son ensemble. D'où l'intérêt de lui prêter une oreille attentive. Depuis le délégué de classe jusqu'à la Fédération, en passant par les cercles qui, eux, manquent parfois singulièrement de soutien logistique.

Nous ne serons jamais satisfaits car nous pourrons toujours faire mieux.

Nous vous remercions. ■

L'UNIVERSITÉ DE LIEGE : POINTS DE REPERES



L'UNIVERSITE DE LIEGE, UNE UNIVERSITE

- publique et pluraliste
- ouverte et citoyenne, au service de la société et des hommes qui la constituent
- internationale

QUELQUES DATES

XI^e siècle : prémisses d'une tradition intellectuelle à Liège

XV^e siècle : premiers grades acquis par d'illustres étudiants (Pétrarque, ...).

Liège est la "Nouvelle Athènes"

1496 : inauguration du " Collège " sur l'actuelle place du 20-Août
auquel succéderont le Grand Collège en Ile et l'Académie

1817 : fondation officielle de l'Université de Liège par Guillaume Ier des Pays-Bas

1883 : début de l'essaimage de l'Université

1967 : début du transfert de l'Université vers le Sart Tilman

UNE GRANDE UNIVERSITE

- 13.000 étudiants
- 2.050 étudiants étrangers dont 1200 Européens (U.E.)
- 78 nationalités et 5 continents représentés
- 2.300 diplômés par an
- 40.000 diplômés vivants
- 350 Docteurs honoris causa

UNE UNIVERSITE COMPLETE

- 8 Facultés
- 32 filières d'enseignement
- des formations complémentaires et de troisième cycle orientées vers l'acquisition de compétences professionnelles particulières (D.E.S.) ou vers l'acquisition d'une formation scientifique spécifique (D.E.A.)
 - un réseau de relations comportant plus de 400 Institutions dans le monde (dont 250 en Europe)
 - langues contemporaines étudiées : allemand, anglais, arabe, chinois, danois, espagnol, français, hébreu moderne, italien, japonais, néerlandais, norvégien, portugais, russe, suédois, turc
 - langues anciennes étudiées : arabe classique, araméen, assyro-babylonien, égyptien pharaonique, grec ancien, hébreu biblique, iranien, latin, mycénien, sanskrit, sumérien, syriaque

LA PREMIERE BIBLIOTHEQUE SCIENTIFIQUE DE LA COMMUNAUTE FRANÇAISE

- La bibliothèque de l'ULg, une des plus importantes d'Europe, se distingue

par l'importance de ses collections anciennes

- 3 millions de volumes consultables
- 6.000 manuscrits, 500 incunables, plusieurs dizaines de milliers d'ouvrages des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles
- Dès le XV^e siècle, elle vaut à Liège le surnom de la " Nouvelle Athènes "...

EMPLOI A L'ULg

- 3.200 employés : - 450 enseignants
- 1850 chercheurs et membres du personnel scientifique
- 900 membres du personnel administratif, technique et ouvrier

EMPLOI DANS L'ENVIRONNEMENT DE L'UNIVERSITE

- 3000 emplois au Centre hospitalier universitaire
- 900 emplois dans le Parc scientifique du Sart Tilman (60 entreprises)
- 400 emplois dans les entreprises issues de la recherche à l'ULg

RECHERCHE

- 350 unités de recherche
- 150 contrats européens en cours (en 1997)
- 21 % des crédits à la recherche sont de caractère international
- 1,9 milliard de financement à la recherche
- 1 milliard de francs de chiffre d'affaires pour prestations pour tiers

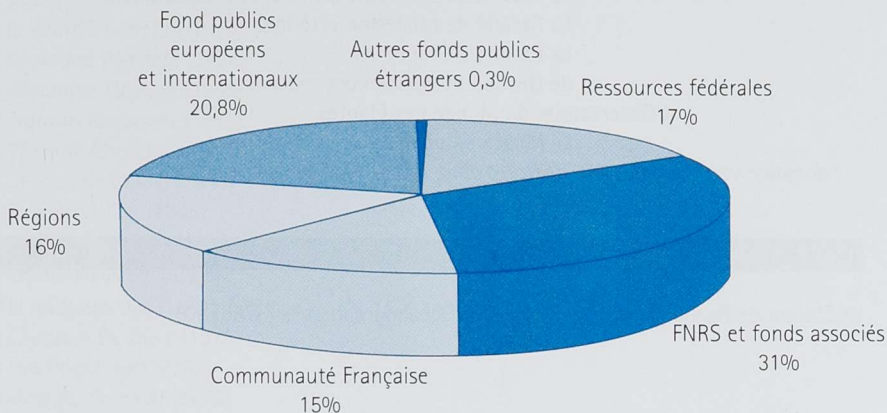
- 6 Pôles d'Attraction interuniversitaire pilotés par l'ULg :
 - droit de l'intégration européenne
 - systèmes électromagnétiques
 - ingénierie des protéines
 - chimie des polymères
 - science de la connaissance et temporalité
 - astrophysique théorique et observationnelle

- Participation à 10 autres pôles :
 - assyriologie
 - neurologie de la vision
 - génétique humaine
 - contrôle de la réponse immunologique
 - physiologie des plantes supérieures
 - la nouvelle question sociale
 - société de l'information
 - instabilité des systèmes chimiques complexes
 - systèmes mécatroniques intelligents
 - théorie de la norme et de la régulation démocratique



FINANCEMENT DE LA RECHERCHE

TOTAL : 1,9 MILLIARD



RELATIONS AVEC LES ENTREPRISES

- des contacts avec 600 entreprises belges et étrangères
- des activités de pointe nées de la recherche appliquée :
 - 35 entreprises de haute technologie
 - 1,6 milliard de chiffre d'affaires
 - 30 entreprises en gestation
- des pôles associant recherche, formation et activité industrielle :
 - Liège Espace/ WSL (aéronautique, aérospatiale...)
 - BioLiège (biotechnologies, ingénierie des protéines...)
 - Electropôle (électricité...)
 - Technifutur (mécanique, assemblage...)
 - Pôle métal
 - Pôle environnement (avec la Fondation universitaire luxembourgeoise)

SITUATION GEOGRAPHIQUE

EN EUROPE :

A 60 minutes de Bruxelles, de la France et du Grand-Duché de Luxembourg, à 30 minutes de l'Allemagne et des Pays-Bas, l'ULg est au coeur de l'Europe

A LIEGE (centre ville) :

Le Rectorat

La Faculté de Philosophie et Lettres
La Faculté des Sciences appliquées (au Val-Benoît)
Le Musée de la Préhistoire
Le Musée de Zoologie
L'Aquarium Dubuisson
La Maison de la Science

Sart Tilman* :

La Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Éducation

La Faculté de Droit

La Faculté des Sciences

La Faculté de Médecine (et le Centre hospitalier)

La Faculté de Médecine vétérinaire

La Faculté d'Économie,
de Gestion et de Sciences sociales

L'Observatoire du Monde des Plantes

Le Musée en plein air

** domaine vert couvrant 760 hectares dont 240 de réserve naturelle.*

EN CORSE (CALVI)

La Station de Recherches Sous-marines et Océanographiques (STARESO)

QUELQUES UNS DES DOCTEURS HONORIS CAUSA DE L'UNIVERSITE DE LIEGE

- Louis Pasteur (1893)
- Georges Clémenceau (1919)
- la Reine Elisabeth (1919)
- Raymond Poincaré (1924)
- Alexander Fleming (1945)
- Franklin Roosevelt (1945)
- Winston Churchill (1945)
- Charles de Gaulle (1945)
- Joseph Staline (1945)
- J.R.R. Tolkien (1953)
- Walter Hallstein (1965)
- le roi Baudouin (1967), à l'occasion du 150^e anniversaire de l'ULg
- Christian De Duve (1975)
- Ilya Prigogine (1978)
- Georges Dumézil (1979)
- Léopold Sédar Senghor (1980)
- Luc Montanier (1988)
- Umberto Eco (1989)
- Frederico Mayor (1989)
- Princesse Chulabhorn de Thaïlande (1991)
- à l'occasion du 175^e anniversaire de l'ULg (1992):
 - François Mitterrand
 - Jean Gandois
 - Gaston Thorn
 - Amnesty International
 - Médecins Sans Frontières
 - World Wide Fund for Nature
- Paul Watzlawick (1992)
- Rolf Zinkernagel (1996)
- Emil Constantinescu (1997)
- Nelson Mandela (1998)
- Yasser Arafat (1998)
- Shimon Peres (1998)
- Helmut Kohl (1999)
- Salman Rushdie (1999)

L'ULg a octroyé

- 10 diplômes honoris causa au cours du XIX^e siècle;
- plus de 300 au cours du XX^e siècle;
- au total, plus de 350 depuis sa fondation.
- 225 docteurs honoris causa de l'ULg sont toujours en vie.

LISTE DES PERSONNALITÉS PRÉSENTES

La cérémonie de rentrée académique 1999-2000 s'est déroulée en présence de

- Monsieur le Recteur **LEGROS**
- Monsieur le Vice-Recteur **RENTIER**
- Monsieur l'Administrateur **BRAGARD**
- Madame **ONKELINX**, Vice-Première Ministre et Ministre de l'Emploi
- Leurs Excellences Messieurs
ABOUDOU, Ambassadeur du Bénin
CONSTANTINESCU, Ambassadeur de Roumanie
CUBILLOS BRAVO, Ambassadeur du Chili
BASHA NOVSEJT, Ambassadeur d'Albanie
VORASANE, Ambassadeur du Laos
BIHOZAGARA, Ambassadeur du Rwanda
FERNANDEZ, Ambassadeur du Costa Rica
- Monsieur **VAN MIERT**, Ancien commissaire européen
- Monsieur **MELCHIOR**, Président de la Cour d'arbitrage
- Monsieur **HASQUIN**, Ministre-Président du Gouvernement de la Communauté Wallonie-Bruxelles
- Madame **DUPUIS**, Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche scientifique
- Monsieur **YLIEFF**, Ministre de la Jeunesse, de la Fonction publique et de l'Enseignement de Promotion sociale
- Monsieur **NOLLET**, Ministre de l'Enfance
- Madame **MARECHAL**, Ministre de l'Aide à la Jeunesse et de la Santé
- Monsieur **DETIENNE**, Ministre des Affaires sociales et de la Santé
- Monsieur **GENTGES**, Ministre de l'Enseignement et de la Formation, de la Culture et du Tourisme
- Monsieur **HUTCHINSON**, Secrétaire d'Etat pour le Logement social
- Monsieur **LAMBERTS**, Premier Président élu de la Cour d'appel accompagné de
 - Monsieur le Président **JOACHIM** et de
 - Monsieur le Conseiller **STEFFENS**
- Monsieur **HUBIN**, Premier Président de la Cour du Travail accompagné de
 - Monsieur le Président **MICHA** et de
 - Madame et Monsieur les Conseillers **LEBE** et **GERMAIN**
- Madame **THILY**, Procureur général accompagnée de
 - Madame **SPRIESTERBACH**, Premier Avocat général près la Cour d'appel et de
 - Monsieur **LAURENT**, Premier Avocat général près la Cour du travail
- Monsieur **DEHOUSSE**, Président du district de Liège de l'Eglise Protestante Unie de Belgique
- Monsieur **LIPSZYC**, Président de la Communauté israélite de Liège
- Madame **LOVENS**, Présidente du Tribunal de 1^{ère} Instance
- le Colonel de Gendarmerie **CORMAN**, Commandant le Groupe de la Province de Liège
- Monsieur l'Echevin **JASSELETTE**, représentant le Bourgmestre de Liège
- Monsieur **GEORGES**, Président du Conseil provincial de Liège
- Madame **PAULUS de CHATELET**, Gouverneur de l'Arrondissement administratif de Bruxelles-Capitale
- Monsieur le Ministre-Conseiller **SHAMSHUR**, représentant l'Ambassadeur d'Ukraine en Belgique

■ Monsieur le Conseiller **MACMANUS**, représentant l'Ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique en Belgique

■ Madame **INDRIANJAFY**, Conseiller chargé des Affaires culturelles de l'Ambassade de Madagascar

■ Monsieur **BREGADZE**, Conseiller à l'Ambassade de Russie

■ Madame **BAN-EL**, Assistante de l'Attaché culturel de l'Ambassade d'Israël

■ M. **DELFOSE**, Consul de Grande-Bretagne à Liège

■ Monsieur **SCHUEER**, Recteur des Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix à Namur

■ Monsieur **DEROANNE**, Receur de la Faculté des Sciences agronomiques de Gembloux

■ Monsieur **LANDERCY**, Recteur de l'Université de Mons-Hainaut

■ Monsieur **BOUCHER**, Recteur de la Faculté polytechnique de Mons et

■ Monsieur le Prorecteur **BOUQUEGNEAU**

■ Monsieur **van de KERCHOVE**, Recteur des Facultés universitaires St. Louis à Bruxelles

■ Monsieur le Vice-Recteur **PUISSANT**, représentant le Recteur de l'Université Libre de Bruxelles

■ Monsieur le Professeur **CLIJSTERS**, représentant le Recteur du Limburgs Universitair Centrum

■ Monsieur **DACHELET**, Directeur honoraire de la Fondation universitaire luxembourgeoise

■ Madame et Messieurs les Sénateurs, **LIZIN**, **DALLEMAGNE**, **KAGAR** et **MALMENDIER**

■ Mesdames et Messieurs les Députés **CAHAY**, **BACQUELAINE**, **DELIZEE**, **FOURNAUX**, **GIET**,

GRAFE, **JAMAR**, **LEJEUNE**, **MATHIEU**, **NEVEN** et **SMITS**

■ Mesdames et Messieurs les Députés, Claude et William **ANCION**, **DEFRAIGNE**, **HENRY** et **PIETERS**

■ Madame la Députée **BENKER**

■ Monsieur le Député européen **HANSENNE**

■ Monsieur le Professeur **LEWALLE**, Conseiller au Conseil d'Etat

■ Monsieur **VERJUS**, Secrétaire général du Ministère des Affaires économiques

■ Madame **STRAUS**, Directrice générale au Ministère de la Région wallonne

■ Madame et Messieurs

SERUSIAUX, Chef de Cabinet, représentant le Ministre de l'Aménagement du Territoire, de l'Urbanisme et de l'Environnement

LESAGE, Chef de Cabinet adjoint, représentant le Ministre de l'Economie, des PME, de la Recherche et des Technologies nouvelles

SCHMITZ, Conseiller, représentant le Ministre de l'Enseignement secondaire, des Arts et des Lettres

SOBRY, Conseiller, représentant le Ministre des Affaires intérieures et de la Fonction publique

MONCEAU, Chef de Cabinet de la Vice-Pre-mière Ministre et Ministre de la Mobilité et des Transports

POUTRAIN, Chef de Cabinet du Ministre du Budget, de l'Equipe-ment et des Travaux publics

de KERCHOVE, Chef de Cabinet adjoint du Secrétaire d'Etat au Commerce extérieur

GOB, Directeur de Cabinet adjoint de la Minis-tre de l'Enseignement supérieur et de la Re-cherche scientifique

■ le Major **MYLLE**, représentant le Comman-dant de l'Ecole Royale Militaire

■ le Colonel Breveté d'Etat-Major **DEWEZ**, Chef du Département Force terrestre, repré-

sentant le Commandant de l'Institut Royal Supérieur de Défense

■ Madame **BINDELLE**, Présidente du Centre d'action laïque de la Province de Liège

■ Monsieur **de WAELE**, Directeur de l'Institut supérieur scientifique de service public à Liège

■ Monsieur **LIBION**, Commissaire du Gouvernement honoraire de l'Université de Liège

■ Monsieur **FOCROULLE**, Commissaire du Gouvernement près l'Université de Liège

■ Monsieur **VANDERZEYPEN**, Délégué du Gouvernement près l'Université libre de Bruxelles

■ Monsieur **CUVELIER**, Commissaire du Gouvernement de la Communauté française près l'Université de Mons-Hainaut, la Faculté polytechnique de Mons et la Faculté universitaire catholique de Mons

■ Monsieur **QUENON**, Administrateur de l'Université de Mons-Hainaut

■ Monsieur **DEHOUSSE**, Vice-Recteur honoraire de l'Université de Liège

■ Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs les Membres du Conseil d'administration de l'Université de Liège

■ Monsieur **SEQUARIS**, Président du Conseil d'administration du Centre hospitalier universitaire de Liège

■ Messieurs les Doyens des Facultés de l'Université de Liège

■ Madame **PAVELLA**, Secrétaire du Conseil académique de l'Université de Liège

■ Messieurs **GRETRY** et **DECEUKELIER**, Coprésidents de la Fédération étudiante

■ Monsieur **MERTENS**

■ Mesdames et Messieurs

les Professeurs émérites, honoraires, admis à la retraite et en fonction des Facultés de

- Philosophie et Lettres

- Droit

- Sciences

- Médecine

- Sciences appliquées

- Médecine vétérinaire,

- Psychologie et Sciences de l'Education

- et d'Economie, de Gestion et de Sciences

sociales



VERS L'AVENIR - 25.09.1999

Salman Rushdie dans la patrie de Simenon (...). " Si quelqu'un essaie de vous faire taire, il faut parler plus fort que lui "

LE SOIR - 25.09.1999

Rushdie et l'ULg hérauts d'un même appel à la liberté ? (...). La séance officielle de la rentrée académique de l'ULg a pris tournure d'événement.

LA DERNIÈRE HEURE - 25.09.1999

Versets académiques à l'Université de Liège.

GAZETTE DE LIÈGE - 25.09.1999

L'ULg (...) veut montrer qu'elle est une université citoyenne et a sa place en Europe et dans le monde.

LE MATIN - 25.09.1999

" Je suis toujours un peu surpris d'être honoré dans une université, alors que je n'ai jamais étudié la littérature " (...). Une manière de démontrer la volonté de l'université publique de défendre le pluralisme et la tolérance.

LE NOUVEL OBSERVATEUR

L'ULg salue un homme devenu, malgré lui, un symbole de la liberté d'expression.

SUD - PRESSE - 28.09.1999

Willy Legros a invité tous ses étudiants à rejoindre Salman Rushdie dans la tolérance et l'universalisme.

LIBÉRATION - 30.09.1999

De sa damnation, il a fait un combat emblématique, contre tous les nouveaux obscurantismes. Debout dans l'amphithéâtre empli d'étudiants et de professeurs, il a lu de longs extraits drolatiques de son roman et fait souvent rire son auditoire.

THE BULLETIN - 30.09.1999

The degree honoured a great author who had become a symbol of freedom of expression.

LA LIBRE BELGIQUE - 1.10.1999

Rushdie s'intéresse au show-biz, aux rocks stars, à la société médiatique, aux effets de la mode, à la gloire et à la chute. Les mollahs vont être affreusement déçus.



Cérémonie de rentrée académique de l'Université de Liège 1999-2000.

Organisation : Cellule Presse-Communication de l'Université de Liège
(tél. : 32 4 366 52 18, fax : 32 4 366 57 98, press@ulg.ac.be)

Brochure : Presse-Communication, Cellule Graphisme (tél. : 32 4 366 32 75, fax : 32 4 366 32 19)



